

00
Kla

L'AMANT

AUTEUR

Cérou, Pierre de:

ET

VALET,

COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.

2

ACTEURS.

ERASTE, Neveu de Mondor.

MONDOR, Amoureux de Lucinde.

LUCINDE, Veuve.

FRONTIN, Valet de Lucinde & d'Erafte.

LISETTE, Suivante de Lucinde.

La Scene est à Paris, chez Lucinde.

L'A-



L'AMANT
AUTEUR ET VALET,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

O Ciel! qu'ai-je fait? & comment me tirer de cet embarras? Ne suis-je donc né que pour faire des extravagances? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vûës, sans raison, comptant tout gagner si je pouvois la voir de plus près & lui parler quelquefois; première sottisë: & je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

AH! Frontin!

ERASTE.

A 2

FRON-

FRONTIN.

Ah! Monsieur!

ERASTE.

Je suis perdu!

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, & au plutôt.

ERASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils...

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre Imprimeur...

ERASTE.

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde...

FRONTIN.

J'ai découvert par le plus grand hazard du monde...

Ensemble. { ERASTE... Qui?
FRONTIN... Quoi

Ensemble. { ERASTE... Mers vers...
FRONTIN. Votre Oncle...

Ensemble. { ERASTE... Mon Oncle?
FRONTIN. Vos vers?

ERASTE.

Mon Oncle, dis-tu?

FRON-

FRONTIN.

Oui, Monsieur votre Oncle est arrivé.

ERASTE,

Et l'as-tu vû?

FRONTIN.

Quand je l'aurois vû, l'aurois-je pû reconnoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il est dans les pais étrangers?

ERASTE.

D'où sçais-tu donc qu'il est arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré dans la rue un de mes anciens camarades, qui revenoit du Canada; j'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre Oncle; mais il pleuvoit, & pour lier conversation en lieu plus séant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive; nous prenons nos verres, le bouchon faute; nous bûvons. Vous jugez bien qu'une si chere entrevûë exige le récit de ses aventures. Ah! que les mers de ce pais-là sont orageuses! Il effuya une tempête horrible, sur je ne sçais quelle côte, à vingt degrés de latitude, & 2 quarante-deux toises de longitude.

ERASTE.

Sçais-tu bien que tu m'impaticntes?

FRONTIN.

Il est enfin arrivé avec un Seigneur originaire de Lyon (c'est votre patrie & celle de votre Oncle) d'environ soixante ans (l'âge se rapporte) qui revient en France avec des biens immenses : à ce trait-là , j'ai jugé nécessairement qu'il falloit que ce fût votre Oncle.

ERASTE.

Belle nécessité! Et t'a-t-il dit le nom de ce Seigneur?

FRONTIN.

Oui , & c'est le seul Article qui m'ait dépaîsé; ce n'est point Lisimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Qui, diantre , veux-tu donc dire? Si ce n'est pas Lisimon, ce n'est point mon Oncle.

FRONTIN.

Belle consequence! Vous qui faites des Romans , ne sçavez-vous pas qu'on change à propos de nom pour préparer des événemens extraordinaires?

ERASTE.

Comment s'appelle-t-il enfin?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en souvenir , c'est un beau nom. Il finit en or, Mine d'or , Medor : aidez-moi un peu.

ERA-

ERASTE.

Ne seroit-ce point Mondor?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je sçavois bien que je m'en ressouviendrois.

ERASTE.

Je le connois, Frontin, il vient tous les jours ici; je le crois même amoureux de Lucinde.

FRONTIN.

Peste! tant pis. Un Rival riche est encore plus à craindre qu'un Oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à désirer du côté de la fortune. Veuve depuis peu d'un mari vieux, jaloux & brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage, pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement; j'étois sans doute à jeûn quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde, les Vers que j'avois faits pour elle; elle les a trouvés, & veut sçavoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lifette ou moi, & nous a fait mille questions, d'un air severe qui m'a déconcerté.

J'ai pâli , j'ai rougi , j'ai changé vingt fois de visage. Enfin , suivant les apparences , nous allons , Lisette & moi , recevoir notre congé.

FRONTIN.

Taut mieux , car je ferois d'avis que vous quittassiez le nom de l'Orange pour reprendre celui d'Erafte , & tenter ensuite l'avanture sous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE.

Elle me reconnoîtroit , Frontin , & ne me pardonneroit jamais la témérité de mon déguisement.

FRONTIN.

Hé ! croyez moi , les Femmes ne sont jamais sincerement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais , à propos , comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier Roman , où vous avez si bien décrit nos aventures & les siennes ?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages , fans sçavoir qu'ils sont de moi , & semble même les lire avec plaisir : elle les loue , & c'est le seul suffrage qui puisse me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes , d'avoir un talent qui puisse lui procurer quelque amusement. L'envie de lui plaire me rend tout aisé ; l'Amour fait disparaître la gêne du travail , & m'inspire beaucoup mieux qu' Apollon.

FRON-

FRONTIN.

Parbleu , je n'ai pas de peine à le croire. I
m'inspire bien, moi , qui vous parle. Je tra-
vaille , depuis quelques jours , à l'Histoire de
ma vie; vous y verrez des traits aussi singuliers,
des tournures aussi extraordinaires , une mora-
le d'une nouveauté , d'une force Mais , à
propos , avez-vous songé à gagner Lisette? Je
vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente
ou pour surveillante éternelle; & si une fois elle
s'apperçoit. . . .

ERASTE.

Je n'ose m'y résoudre. Il y a deux jours que
je cherche l'occasion de lui declarer mon secret,
& quand je l'ai trouvée, je ne sçais quelle crainte
me retient. Je la regarde, je soupire, & je n'ose
lui en dire davantage ; car enfin , si elle me
découvre à sa maîtresse. . . .

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je suis dans
vos intérêts , & attendez tout de son zèle elle
m'aime, c'en est assez pour vous être favorable.
La voici : je retourne chez votre Imprimeur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN *à Eraste.*

A Dieu, Camarade , (*à Lisette.*) Bon jour
mon petit cœur ; je voudrois pouvoir don-

A s

ner

ner un moment d'audience à ton amour ; mais une affaire de la dernière considération m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine.

(*Il sort.*)

S C E N E I V.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE *à part.*

A Dieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller ; sa présence commence à m'ennuyer, & je crois que je ne l'aime plus ; l'Orange vaut mieux que lui, & je crois lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez seule, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je faisois une petite réflexion où vous aviez, quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces Vers, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, & tout autre, à votre place, essuyeroit de ma part des reproches très-vifs.

ERASTE.

Je vous suis obligé de l'exception ; mais je puis vous assurer que si vous me connoissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable. Uniquement occupé

cupé des affaires de mon cœur , je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis ; car c'est un talent nécessaire dans notre état : mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même , vous mettront à portée de pouvoir servir les autres , & il me paroît que vous ne débutez pas si mal.

ERASTE.

Comment ! je ne débute pas si mal ! Qu'entendez-vous par-là , je vous prie ?

LISETTE.

Une chose toute naturelle. C'est que vous aimez , que vous cherchez à plaire , & que vous réussissez assez bien.

ERASTE *à part.*

Se seroit-elle apperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi ? (*haut*) Ce que vous me dites-là est assurément bien flatteur. Mais sur quel fondement vous êtes vous imaginée que j'étois amoureux ?

LISETTE.

Mais sur bien des apparences , des empressemens , des regards des gestes des soupirs même quelquefois ; tout cela m'a dit que vous aimez , & tout cela m'a dit vrai.

ERASTE *à part.*

Elle a deviné le motif de mes attentions & de mes assiduités. (*haut.*) Enforte donc que si
je

je vous faisois confidence de quelque affaire de cœur , vous ne me seriez point contraire.

LISETTE *à part.*

Bon. Voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*haut.*) Mais... non ; vous sçavez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curiosité, où en êtes-vous ?

ERASTE.

Jusqu'à présent je me suis contraint , & mon amour , malgré sa violence , n'a point encore osé se faire connoître.

LISETTE *à part.*

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la bouche. (*haut.*) Mais vous avez tort, c'est aimer en pure perte. Parlez : croyez-moi, la timidité ne sied plus à votre âge , sur-tout avec des personnes qui ne sont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je, j'oserois presque vous assurer qu'on vous écouterait sans colere. Les femmes ont aujourd'hui l'esprit mieux fait qu'au bon vieux tems ; elles ne se fâchent plus contre ceux qui les aiment, & la reconnoissance sur cet article est la vertu favorite du Sexe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point ? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quel-ques dispositions favorables ? Ah ! que ne vous devrois-je point !

LISETTE *à part.*

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. (*haut*)
Pensez-vous, Monsieur, qu'on voulût badiner
sur une affaire aussi feurieuse? Oui, l'on m'a
fait confidence des sentimens que vous inspi-
rez, & pour vous donner des preuves de ce
qu'on vous avance, vous verrez votre Rival
maltraité à vos yeux mêmes: je crois qu'après
un pareil triomphe, vous ne douterez plus de
votre victoire.

ERASTE *à part.*

Elle congédieroit Mondor! Puis-je me flatter
d'un pareil bonheur? (*haut.*) Puis-je croire
qu'une si glorieuse conquête?

LISETTE.

Glorieuse conquête! Les Amans & les Gascons
sont furieusement amis de l'hyperbole. N'im-
porte, je vous la pardonne. L'objet aimé nous
frappe toujours d'illusion, & l'on doit excuser
les yeux que l'on éblouit.

ERASTE.

Quoi! sérieusement, vous croyez que Lucin-
de ne s'offenseroit point d'une passion...

LISETTE.

Et qu'a-t-elle d'offensant? Vos vûës ne sont-
elles pas légitimes?

ERASTE.

Je puis vous l'assurer, & je suis même d'une
condition....

LISETTE.

Oh, je vous dispense de faire vos preuves de noblesse. Ne craignez rien, ma maîtresse approuvera vos feux; ce n'est point lui manquer de respect que d'avoir des sentimens aussi louables; & après tout, si cela lui déplaçoit, nous nous passerions fort bien d'elle.

ERASTE.

Nous nous passerions d'elle!

LISETTE.

Cela vous étonne? Ayez meilleure opinion de vous, &, je l'ose dire, de ma délicatesse: si vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous sacrifie; mais tout ceci doit se faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix, songez à le mériter.

ERASTE *à part.*

Elle n'a pas mal pris le change, & moi aussi! Ah! je m'étonnois bien que Lucinde....

LISETTE.

J'entens quelqu'un. Peste soit de l'importun! Cette conversation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles. Ah! c'est Monsieur Mondor.

SCE-

SCENE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE.

MONDOR.

BOn jour, ma belle Enfant, comment se porte Lucinde ? Dis-moi, comment va son cœur ? En qualité de Femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur, c'est moi qui vous le dis.

MONDOR *à part à Lisette.*

Que fais tu ici de ce garçon ? Sa physionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulois lui faire ; c'est un nigaut ; il a l'air benêt.

LISETTE.

C'est pourtant un bon garçon ; mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sçait point encore les règles. Dans le fond, il vous honore & vous respecte infiniment.

MONDOR.

Ah ! c'est quelque chose. (*à Eraste.*) Cela est-il vrai ?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR.

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire ; je lui crois du discernement.

Oh

Oh ça , Lifette , j'aime Lucinde , comme tu
 fais , & à mon âge on n'a pas de tems à perdre.
 Crois-tu que je puisse me declarer ? Je n'aime
 point à languir , moi. Voilà la quatrième fois
 que je vois ta maîtresse , & je ne lui ai point en-
 core declaré mon amour , quoique je l'aye ai-
 mée à la première vûe : ce silence respectueux
 merite quelque chose. Fais enforte que ta maî-
 tresse m'en sçache gré , & que toutes mes visi-
 tes me soient comptées.

LISETTE.

Declarez-vous , Monsieur , & je me charge
 du reste. Je lui parlerai incessamment de vous ,
 lui vanterai votre mérite. Il y a mille Amans
 qui font plus de progrès par les services qu'on
 leur rend , que par leur présence.

ERASTE.

Qu'elle est officieuse!

MONDOR.

Je vais donc m'offrir , moi , mon cœur , ma
 main , sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourroit dire que les biens ne sont avan-
 tageux qu'autant qu'on en sçait faire usage ; mais
 je répondrai que vous êtes d'une générosité...

MONDOR.

Il est vrai que je donne de bon cœur , & cela
 me fait ressouvenir de te faire accepter cet-
 te bague

LI-

L I S E T T E.

Mais, Monsieur....

M O N D O R.

Prends, te dis-je, & ne fais point la ridicule pour une bagatelle semblable.

L I S E T T E.

Vous vous moquez, Monsieur : votre main donne un prix inestimable aux moindres présents que vous faites, & je reçois celui-ci sans scrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

S C E N E VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE,
L I S E T T E.

L U C I N D E.

Cela m'inquiète à la fin ; voilà plusieurs galanteries de cette nature que je reçois, sans sçavoir de quelle part.

M O N D O R.

Ah ! Madame, je vous demande pardon de ne m'être pas plutôt apperçû de votre arrivée : je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

E R A S T E *à part.*

Mon cœur me l'avoit pourtant annoncée.

L U C I N D E.

Comment donc ? Vous êtes galant, Monsieur ?

B

M O N -

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame, je suis vrai. Je viens d'un païs où l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore dans cet heureux climat, un air de cette franchise & de cette droiture naturelle aux Sauvages ; mais surtout en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit ; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant ; & si c'étoit la mode, je vous demanderois sans façon : Madame, suis-je votre fait ?

ERASTE *à part.*

La délicate façon d'aimer !

LISETTE.

Que ne suis-je en Canada !

LUCINDE.

Que ce païs ressemble peu à celui dont vous parlez ! La bouche est rarement ici l'interprète du cœur : fort volontiers chacun y pense mal des autres ; mais par menagement, bienséance ou intérêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens ; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espèce de jargon, qu'on appelle galanterie, politesse, sçavoir vivre, à la faveur duquel on se dit réciproquement les choses du monde les plus obligeantes ; mais c'est sans conséquence, on en est convenu ; & si quelqu'un étoit assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la

let-

lettre ; on l'accuseroit de ne pas sçavoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, & voici le fait. Un heureux hazard m'a fait lier connoissance avec vous : la lettre dont votre Oncle le Gouverneur m'a chargé, me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étois jeune, je vous crois si désintéressée que je ne vous parlerois pas de mon bien ; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouser, je vous l'offre.

LISETTE *bas à Lucinde.*

Resistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propositions sont sinceres, elles ne sont pas moins brillantes : mais si j'allois vous tromper, moi.

MONDOR.

Est ce que vous sçavez votre monde ? Allez, allez, je vous connois trop pour le craindre.

LUCINDE.

Vous avez raison, & c'est parce que je suis sincere que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me suis

mariée par obéissance ; vous voulez que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuse, & je voudrois avoir plus que de la reconnaissance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous ne sentez point pour moi de passion violente.

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems; aussi n'avez-vous point d'aversion...

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux quand on ne le trouve pas insupportable.

LISSETTE *bas à Lucinde.*

Quel trésor, Madame!

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MON-

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies & perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manières qui détruisent l'amour entre les époux, & par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Scavez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, & que de pareils sentimens valent pour le moins les agrémens de la jeunesse?

MONDOR.

C'est a-dire, que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh! pas encore; car je me défie des Poëtes; Ils exagèrent ordinairement, & vous faites de si jolis Vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des Vers, Madame! Si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là?

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame? Je vous ai donné des Vers, moi? Vous vous moquez, je n'en ai jamais scû faire.

LUCINDE.

Ne vous en defendez point ; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR (*bas.*)

Que diable veut-elle donc dire avec ses Vers? (*haut.*) Mais, Madame, jettez seulement les yeux sur moi, ai-je l'air & l'encolure d'un Poëte?

LISETTE (*à Mondor.*)

Si c'est vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pû vous adresser à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE (*à Lucinde.*)

C'est Monsieur qui les a faits. (*à Mondor.*) Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais, il y a conscience; je n'ai jamais fait que des lettres de change, moi.

LUCINDE.

Tenez, lisez vous-même. Je suis persuadée que vous les trouverez bons, quoi qu'ils soient de vous.

MONDOR (*lit mal.*)

*Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné. . . .*

Par-

Parbleu, voilà des Vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable.

ERASTE.

Monsieur, la plupart des Poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me suis fait une étude particuliere de la lecture, & si vous voulez que je vous épargne la peine. . . .

MONDOR.

Tu me feras plaisir, l'Orange. Voyons comment tu t'en tireras.

LUCINDE (*à Lisette.*)

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ERASTE (*lit.*)

*Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné, je la vois chaque jour,
Mais ce bonheur fait naître mes allarmes:
Il redouble les feux dont je suis consumé,
Et le respect veut que je les dévore:
Amour! je n'attens point le plaisir d'être aimé;
Mais-donne moi celui de dire que j'adore.
(Il regarde Lucinde en soupirant.)*

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiment.

MONDOR.

Le respect que j'adore. . . . Cela est assez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'est de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien que cela soit. (*bas.*) Il n'y a pourtant rien de si faux. (*haut.*) Parbleu, vous ne pouvez plus vous dispenser de faire quelque chose pour moi, Madame, puisque je fais pour vous l'impossible.

LUCINDE *riant.*

Je ne sçais qu'en dire; en vérité, je ne puis me résoudre à vous ôter toute espérance; mais, sur-tout, donnez-moi souvent des Vers, & donnez-les vous-même; ils n'en feront que mieux reçûs.

MONDOR.

Laissez-moi faire, je vous jure que vous n'en manquerez pas, si mon Apollon veut m'être toujours aussi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon Banquier pour y recevoir un payement; car on ne peut pas toujours faire des Vers, je reviendrai ensuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma Prose, elle est plus sonore que ma Poësie. (*à part, en sortant.*) Poëte! Parbleu, je ne pensois pas en arrivant ici à me voir enregistrer au Parnasse; je crois qu'elle se moque de moi.

SCENE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE (*à part.*)

IL se divertit, & m'amuse. Tâchons de sçavoir qui de Lisette ou de l'Orange s'intéresse en sa faveur, & à mis ses Vers sur ma toilette. L'Orange les a lûs d'une manière à me faire croire que c'est lui. (*haut.*) Hé bien, Lisette, que pensez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, & cela signifie qu'on ne peut rien ajouter à son amour.

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui même. Et vous, l'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit?

ERASTE.

Ne me demandez point si l'on vous aime, Madame; ce sentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE (*à part.*)

Ils sont d'intelligence. (*haut.*) Je ne suis pas encore décidée sur son compte. Je vous crois tous deux attachés à ma personne. Dites-moi naturellement ce que vous pensez là-dessus.

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts seront chers, vous conseilleront de conclure ce mariage. Il est prodigieusement riche, & c'est un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il est vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas sujet à ce défaut. (*en regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'annoncer. . . .

LUCINDE.

Je suis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me semble l'avoir vû à Mondor.

LISETTE.

Hélas! il faut qu'il me l'ait donné sans que je m'en sois aperçuë.

LUCINDE.

Voilà une heureuse distraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, & je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE *à part.*

Je n'en puis plus douter. (*haut à Eraste.*) As-tu vendu bien cher ton suffrage?

ERASTE.

Madame, je ne suis pas sujet aux distractions. Monsieur Mondor m'a voulu faire des presens; mais

mais ses offres m'ont paru indignes de lui & de moi : ce sont des soins assidus , une passion sincere & approuvée qui doivent conduire au bonheur d'être votre Epoux ; tout autre secours en dégrade le plaisir & la gloire.

LISETTE *d'un air de pitié.*

Le beau raisonnement!

LUCINDE.

Laissez-le parler , Lisette.

ERASTE.

Et puisque Madame me permet de dire mon sentiment , je lui avouerai que je serois surpris , après la triste expérience qu'elle a faite du mariage , de lui voir épouser un vieillard qui ne peut lui offrir que des richesses peu capables de flatter un cœur comme le sien.

LISETTE.

Un vieillard ! Un homme est-il vieux à soixante ans ? Et je gagerois que Monsieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conseil à vous-même , Lisette.

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame , & le ciel m'est témoin que ce n'est point par intérêt. Mon zèle part d'un motif & plus pur & plus noble , & je sacrifierois tous les biens du mon-

monde, plutôt que de lui rien proposer qui pût la rendre malheureuse.

LUCINDE.

J'en suis persuadée. (*à part.*) Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment malheureuse ! cinquante-mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE.

Les richesses sont une foible ressource contre les chagrins domestiques, & une triste consolation des malheurs attachés à un mariage mal assorti. Un mari vieux est ordinairement un mari jaloux ; & quelque vertueuse que puisse être sa femme, elle n'en est pas moins persécutée. La certitude où il est de ne pouvoir lui plaire, enfante des soupçons insupportables, qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui est suspect, jusqu'aux attentions d'une chaste épouse. Mais avec un mari jeune & tendre, on trouve un ami dans la société, un consolateur dans ses peines, un Amant dans le sein même du mariage : il fait son unique affaire de vos plaisirs, parce que vos plaisirs sont les siens. Toujours enflammé, toujours constant, parce qu'il est toujours heureux. Voilà, Madame, l'Époux qui peut seul mériter votre main & votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouse jamais d'autres, je lui
pré-

prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ERASTE.

Il ne seroit pas si difficile à trouver. Je ne détaille ici que des sentimens, & Madame est sûre de les trouver, puisqu'ils doivent être l'ouvrage de ses charmes.

LISETTE.

Et moi, je soutiens....

LUCINDE.

Il suffit. (*à part.*) Tant d'esprit dans un domestique! cela n'est pas naturel. Je sçais présentement à quoi m'en tenir sur le chapitre des Vers. (*haut.*) Et vous, l'Orange, je vous rends justice. Dans un moment j'aurai une commission à vous donner, Lisette. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Applaudissez-vous. Vous venez de faire un beau coup! Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puisse pas vous vouloir du mal! Prenez y garde au moins, ce zèle mal entendu vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penser selon son état. Rien n'est si mal placé qu'un avis généreux dans
la

la bouche d'un domestique , & le conseil qu'il donne , fût-il le meilleur du monde , un maître est engagé par honneur à faire tout le contraire ; c'est la règle.

ERASTE.

C'est pour cela sans doute que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais ?

ERASTE.

Mais s'il est bon , Lucinde est engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'est la règle ?

LISETTE.

Cela est bien différent ; une Femme de chambre est , par son état , le Conseil privé de Madame ; & Madame , quand elle sçait vivre , ne doit rien faire sans l'avis de sa Femme de chambre ; c'est encore la règle... Mais revenons à notre entretien de tantôt ; nous étions convenus , ce me semble...

ERASTE.

Voici Frontin , & j'ai mes raisons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE *à part.*

Il croit que je l'aime encore. (*haut à Eraste.*)
Soyez en repos. (*à part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde , elle pourroit se fâcher si je lui en faisois mystère.

SCE-

SCENE IX.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

BOn jour, mes amis. Hé bien, qu'est-ce ?
Comment te portes-tu, mon enfant ? Tu
peux à présent me faire ta cour, j'ai quelques
minutes à te sacrifier.

LISETTE *tendrement.*

Adieu, l'Orange.

FRONTIN.

Hem !

LISETTE *plus tendrement.*

Adieu, l'Orange.

SCENE X.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

Monsieur, voilà des adieux significatifs.

ERASTE.

Nous nous adressions à merveille pour en
faire une confidente ! Cette folle s'est imaginée
que je l'aimois ; & bien plus, Frontin, elle
m'aime.

FRONTIN.

Cela ne se peut pas, Monsieur,

ERA-

ERASTE.

Il est vrai que la préférence doit t'étonner :
mais cela ne laisse pas d'être.

FRONTIN,

La chienne!

ERASTE.

Rassure - toi , je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites là un beau présent ! m'aban-
donner une perfide. J'enrage ! Mais je suis un
grand sot : je ne l'aimois pas , & son inconstan-
ce me pique.

ERASTE.

Lucinde ne me paroît point disposée en fa-
veur de Mondor, cela me rassure. Lisette est
chargée de l'affaire des Vers. Mais mon amour
que deviendra-t-il? Et quelles mesures prendre
pour le faire triompher?

FRONTIN.

Voilà enfin l'épreuve de votre Roman.

ERASTE.

Ah! bon, je puis corriger ici; il n'y a pas
d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lu-
cinde est rentrée, & je ne crois pas qu'elle res-
sorte si-tôt . . . Je reconnois-là mon Imprimeur;
quel papier! quel caractère!

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois
écrire; c'est une rage: aussi portai-je toujours
avec

avec moi mon Ouvrage. Allons, cedons au noble transport qui nous anime, écrivons, instruisons l'Univers . . . Trouvons d'abord un titre heureux: *Le Parfait Domestique*. Fort bien! ou *l'Histoire curieuse & véritable du celebre Frontin*. Charmant début!

S C E N E X I.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE.

Lifette vient de m'étonner. Les sentimens que ce garçon fait paroître annonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des soupçons sur sa naissance que je veux éclaircir. Le voilà, si je ne me trompe, dans quelque occupation sérieuse. Approchons doucement, & sçachons ce que ce peut être.

ERASTE.

Le désagréable métier que celui de corriger des ouvrages! Voilà déjà plus de dix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras de ma part que je suis tout-à-fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! J'écris comme un Ange! Si cela continue, l'Ouvrage sera court; je

C.

n'en

n'en ai fait que trois pages, & me voilà presque à la fin. Eh bien, il ennuyera moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler si haut.

FRONTIN.

Au reste, c'est une belle qualité, & même assez rare, que de sçavoir être laconique; mais aussi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonstances de ma naissance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pere, mais ce n'est pas ma faute, que ne s'est-il fait connoître? Voilà mes Campagnes sur mer, de Toulon à Marseille, & de Marseille à Toulon.

ERASTE.

On a bien raison de dire, qu'un Ouvrage n'est pas encore achevé quand il est entre les mains de l'Imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troisieme. Comme quoi Frontin paroît à la Cour. Rend de grands services à un jeune Seigneur, & le met dans le Monde, au moyen des bonnes connoissances qu'il lui donne.

LUCINDE à part.

Votre stile me paroît beau.

ERASTE.

Trouvez-vous cela, Monsieur Frontin? Je suis fort aise qu'il soit de votre goût.

FRON-

FRONTIN.

Frontin entre Valet de Chambre de Monsieur
 *** Il faut avoir de la discrétion, & ne point nommer les masques. *Il vole son Maître, qui s'en apperçoit, & ne le chasse point.* Je connoissois mon homme; il m'auroit chassé si je l'avois servi fidèlement.

ERASTE.

Il n'est pas permis de tenir contre tant de sottises. Demande-lui s'il se moque de moi.

LUCINDE *à part.*

Cela suffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monsieur Frontin fait l'agréable; il adoucit sa voix: il en est sans doute à quelque endroit tendre de son Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma Coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons-la des plus affreuses couleurs; que ce tableau effraye tout son sexe, qu'il soit semé de réflexions; les réflexions sont la rocambole des Romains.

LUCINDE *à part.*

Son Héroïne ne ressemble gueres au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un Bosquet pour rêver à la Perfide, je la trouve sur un lit de gazon, en Pen-en-l'air.

C 2

ERA-

ERASTE.

Frontin! Frontin!

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. *Je lui jette un coup d'œil assez farouche, elle veut fuir mes reproches; mais un orage épouvantable inonde tout-à-coup le jardin. Déjà le bosquet est entouré d'eau, ma Perfide en a jusqu'à mijambe: je ne daigne pas lui donner le moindre secours, & je monte sur un arbre.* Quelle magnifique description!

ERASTE.

Frontin!

FRONTIN.

Je suis à vous... Ah! nous sommes perdus!

(Il touffe, & fait des signes à Eraste.)

ERASTE.

Qu'as-tu donc? Que veux-tu dire?

FRONTIN.

L'Orange, sçais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems pour une bagatelle semblable?

ERASTE *se retournant.*

Ah ciel... Madame, je vous fais mille excuses; je ne vous croyois pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez vous occupé?

FRON-

FRONTIN.

Madame, il est inutile de vous rien déguiser. J'ai quelque goût pour les relations, & je m'amuse, de tems en tems, à en donner au public. Cela ne doit point vous surprendre; car je suis petit-fils, en ligne directe, de ce Cocher fameux, qui à tant fait de bruit dans Paris. Mais j'ai toujours négligé l'orthographe, & l'Orange, mon camarade, me fert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ERASTE *bas à Frontin.*

Misérable! Qu'as-tu fait? M'avoir ainsi laissé surprendre!

FRONTIN.

C'est l'effet de la composition; j'étois dans l'enthousiasme. Adieu, Camarade.

SCENE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE *bas.*

Que veut dire ceci? Il parle à Frontin d'un air d'autorité! (*haut.*) L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là?

ERASTE.

Madame, notre connoissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette ville?

ERASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*haut.*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez? Ce sont de ces choses qu'on peut affirmer sans aucun doute: je connois les principales Maisons de cette ville, j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce païs?

ERASTE.

Non, Madame, vous êtes la première personne à qui j'aye eu l'honneur d'offrir mes services.

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi, sans beaucoup m'informer de vous. Votre physionomie, votre façon de penser & de vous exprimer, un certain air au dessus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point trompée, & je suis fort satisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter, & de mériter vos bontés, m'aura sans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la personne qui le mérite le mieux!

LUCINDE.

Ce n'est point un compliment que je vous demande; je veux connoître votre famille, & non pas votre esprit: je sçais que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui
font

font vos parens , pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état ? Car il me semble que vous n'avez point été élevé pour servir. On ne voit point de gens de votre sorte agir avec cette liberté , cette aisance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des sentimens qui ne se trouvent gueres que dans des personnes bien nées , & dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ERASTE *à part.*

Que cet examen est rude à soutenir ! (*haut.*)
Madame , mes parens ne sont pourtant pas riches , mais ils coulent des jours paisibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune est trop bornée pour inspirer de vains desirs , & où les desirs sont trop modérez pour souhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc ? Voilà l'état du vrai Sage. Pourquoi les avez-vous quittés ? Je vous crois trop raisonnable pour vous soupçonner de vous être brouillé avec eux . . . Vous seroit-il arrivé quelque affaire ? Auriez-vous des raisons pour vous cacher ? . . . Vous me paroissez embarrassé. Rassurez-vous , je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi , l'amour n'auroit-il point de part à tout ceci ?

ERASTE.

L'amour , Madame ? Quoi ! Vous pourriez penser . . .

LUCINDE *bas.*

Quelle agitation ! Lisette a raison , il l'aime. (*haut.*) Je ne suis point si sévère , & je sçais qu'à votre âge on peut sans crime avoir une inclination. Je crois même m'être apperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui , l'Orange , vous aimez , convenez-en (*bas.*) C'est pourtant dommage , car en vérité Lisette ne le vaut pas.

ERASTE.

Hélas ! Madame , il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur : mais je mourrois plutôt que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE *bas.*

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme de chambre. Hélas ! il s'offense lui-même. (*haut.*) Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre , je vous avoue que vous êtes à plaindre ; car enfin avez-vous bien réfléchi sur l'objet & aux suites de votre passion ?

ERASTE *bas.*

Je n'en doute plus , elle sçait que je l'aime.

LUCINDE.

C'est parce que je vous connois de la raison que je veux que vous en fassiez usage. Répondez-moi , l'Orange , c'est chez moi que vous aimez ?

ERA-

ERASTE.

Où , Madame ; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire désirer de sçavoir ce qui se passe dans mon cœur ! Mais que dis-je ? Vous ne l'ignorez pas, & vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma temérité , que pour m'en punir avec la dernière rigueur.

LUCINDE *bas.*

L'aveu de sa temérité ! L'amour le met hors de lui même. (*haut.*) Non, je ne veux point vous punir , mais vous tirer de votre aveuglement, s'il est possible.

ERASTE.

Ah ! Madame , puisque vous êtes instruite de mon secret , soyez-le aussi de ma résolution. Oui , quoi qu'il en puisse arriver , j'adorerai toute ma vie le charmant objet...

LUCINDE.

Cela est un peu fort. De l'adoration ! Le charmant objet ! Mais on doit pardonner ce langage à l'Amant prevenu.

ERASTE.

L'amour ne m'aveugle point , Madame ; mes expressions sont beaucoup au dessous de ma pensée ; & la beauté , l'esprit & le cœur de celle que j'adore , sont infiniment au-dessus de l'un & de l'autre ; c'est une justice que vous lui rendriez vous même , si l'eloge ne vous faisoit pas rougir.

LUCINDE.

Oh! c'en est trop. Quoi! l'Orange, songez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impolitesse?

ERASTE.

Moi, Madame?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt remede, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille, j'approuve votre passion, puisqu'elle vous le voulez, & dès demain vous serez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois, l'ironie est le parti que vous prenez. Je ne suis pas digne en effet de votre colere; mais sans votre ordre je ne serois pas coupable.

LUCINDE *bas.*

Il traite cette affaire on ne peut pas plus serieusement. (*haut.*) L'Orange, je sçais les dispositions de votre maîtresse, & vous pouvez compter qu'en recevant votre main, son sort sera pour le moins aussi heureux que le vôtre.

ERASTE *bas.*

Elle m'aime! Elle sçait donc qui je suis! (*haut*) Ah! Madame, est-il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse & plus charmante? Vous approuvez ma tendresse-

dresse, vous souffrez que je vous consacre une
vie que je jure de passer à vous pieds.

(Il se met à genoux.)

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnoissance,
l'Orange; & c'est sans doute encore une suite
du dérangement où vous jette votre amour. Le-
vez-vous, & allez trouver Lisette de ma part.

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous
pas que je vous dictasse les choses que vous avez
à lui dire? Arrangez-vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle est donc dans votre
confiance?

LUCINDE.

Non, vraiment; c'est moi qui ai l'honneur
d'être dans la sienne. (*bas.*) Il est absolument
dérangé! Il me fait pitié. (*haut.*) Dites-lui
donc, puisqu'il faut que ce soit moi qui vous
instruise, que je consens à son mariage avec
vous, & que je me charge même de sa dot.

ERASTE.

Son mariage avec moi, Madame? il n'en a
jamais été question.

LUCINDE.

Oh! je m'impatiente à la fin. Quoi donc!
Vous

Vous aimez une fille chez moi , sans qu'il soit question de mariage ?

ERASTE.

Je ne l'aime point , Madame.

LUCINDE *à part.*

Ciel ! qu'entens je ? Il aime ici , & ce n'est point Lifette !

ERASTE *à part.*

Elle me parloit de Lifette !

LUCINDE.

Vous m'en imposez, l'Orange. Lifette n'est point fille à m'avancer des faussetés ; & puisque vous osez aimer chez moi , il n'y a qu'elle & le mariage qui puissent justifier votre hardiesse. Pesez bien sur ce que je vous dis , & laissez-moi seule.

ERASTE.

Madame . . .

LUCINDE.

Sortez , vous dis-je.

ERASTE *en s'en allant.*

Je suis perdu !

LUCINDE *seule.*

Je crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange , que je trouvois si poli , si spirituel pour un Domestique , n'est autre chose qu'un Amant déguisé. Quelle témérité ! Mais il est jeune , & ce n'est que folie. Il n'a pas senti les conséquences de sa démarche. C'est quelque étourdi , quelque jeune homme

me

me de famille , à qui les Romains auront gâté l'esprit. Il en fait lui-même ; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre justice , sa passion n'a paru qu'à titre de zèle , & du respect le plus soumis. Mais n'importe , malgré tout cela , je vais le renvoyer tout-à-l'heure. Mais voici Mondor.

SCENE XIII.

MONDOR, LUCINDE,

EH bien , Monsieur , aurons-nous de Vers?

MONDOR.

Oh ! je vous en répons , & des bons.

LUCINDE.

Je n'en doute point , si vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh ! pour cela je ne suis pas si dupe ; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits , cela est plus commode. J'en ai commandé dix-mille au bon faiseur ; vous les aurez , je crois , demain matin , car je les ai payés d'avance. Mais un soin plus important me rappelle auprès de vous : Puis-je enfin sçavoir comment je suis dans votre esprit & dans votre cœur ?

LUCINDE.

Comme une personne que j'estime beaucoup.

MON-

MONDOR.

J'enrage ! quand une femme dit à un homme qu'elle l'estime , c'est , à peu près , comme quand un homme dit à une femme , qu'il la respecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette estime-là ?

LUCINDE.

Quoi ! vous pensez encore à cela ? J'ai cru que c'étoit pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner ! Parbleu , Madame , je désire que quelqu'un puisse vous aimer en badinant ; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'est donc tout de bon que vous m'aimez ?

MONDOR.

Oui , Madame , & de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec sincérité. Vous sçavez , Monsieur , que je suis veuve.

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté , & graces au ciel , je ne m'en ennuye pas encore.

MONDOR.

Oh ! parbleu , vous serez libre avec moi plus que jamais vous ne serez gênée en rien.

LU-

LUCINDE.

Je me gênerois peut-être moi-même. Croyez-moi , Monsieur , vous êtes dans un âge où le joug de l'Hymen est bien pesant. Vous vivez content , votré humeur est charmante : dès que vous seriez marié , vous deviendriez rêveur , sombre , chagrin. J'ai dans l'idée enfin qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé.

SCENE XIV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

Monsieur , voilà une Lettre qui presse.

MONDOR.

C'est sans doute un échantillon des Vers en question . . . Non vraiment , c' est une Lettre de mon frere. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé & dont je suis si fort en peine. Madame

(voulant s'en aller)

LUCINDE.

Non Monsieur , lisez ici ; je sçais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous me le permettez . . .

LU-

LUCINDE.

Je fouhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Erafte, mon neveu, est à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah ! je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort, ou dangereusement malade Je ne vois rien-là qui doive vous affliger ; il est peut-être à Paris, & ne peut vous trouver, faute de ſçavoir votre nom : car vous en avez changé, fans beaucoup de raifon ce me femble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raifon ! Quand on s'est battu, qu'on a tué fon homme, & que l'affaire n'est pas encore accommodée

LUCINDE.

Mais votre neveu étoit-il feul ? N'avoit-il perſonne avec lui ?

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un Domestique nommé Frontin.

LUCINDE *bas.*

Ah ! qu'entens-je ? (*haut.*) Frontin vient ſouvent ici ; il est des amis de l'Orange, & l'un
ou

ou l'autre vous en donneront peut-être des nouvelles. Lisette!

SCENE XV.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

Madame.

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin, il peut rendre à Monsieur un grand service, duquel il sera récompensé : & que l'Orange vienne ici sur le champ. Rassurez-vous, Monsieur, vous apprendrez bientôt ce qu'est devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me serviroit de le retrouver? Vous le dirai-je? il est perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de se déshonorer lui & toute sa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait? Expliquez-vous, de grace.

MONDOR.

Son pere me marque qu'il a appris, & cela par des gens qui l'ont vû en cet état, qu'Erafte est au service d'une Dame.

LUCINDE.

Ah, Ciel! Erasfe est chez moi.

MONDOR.

Je vous suis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois vo-

D

tre

tre bon cœur. Jugez de ma douleur; vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais! Un enfant de famille! Un fils unique!

LUCINDE.

Ecoutez, il me vient une idée: Peut-être est il amoureux de la personne qu'il sert.

MONDOR.

Parbleu, que ne se donne-il pout ce qu'il est? Si elle le refusoit, elle seroit bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'esprit.

MONDOR.

Oh! de l'esprit, il n'en a que trop! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il passoit son tems? A faire des Romans. La belle occupation!

LUCINDE.

Des Romans? Mais cela amuse.

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans; & de plus, des Vers! Des Vers & des Romans! N'y a-t-il pas-là de quoi faire tourner la cervelle la mieux rimbrée! Il ne lui manqueroit plus que de faire des Comédies, pour être tout-à-fait joli garçon.

SCENE XVI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE.

ERASTE.
MAdame, je me rends à vos ordres.

LU



LUCINDE.

L'Orange, Monsieur, se trouve dans un grand embarras. Il ne sçait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendoit; vous pouvez l'avoir connu, puisque vous êtes de Lyon: il se nomme Eraste.

ERASTE *à part.*

Qu'entens-je! Mondor est mon oncle. Ah! que vais-je devenir?

LUCINDE *bas.*

Quelle situation! Je la partage: le pauvre garçon?

MONDOR *à Lucinde.*

Il paroît surpris; il faut qu'il sçache où est Eraste.

LUCINDE *à Mondor.*

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Vien-ça, coquin... Non, non... Rafure-toi, mon ami. Je ne t'accuse point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc?

ERASTE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et tu sçais sans doute la belle équipée qu'il a faite, ce fripon là?

ERASTE.

Je sçais, Monsieur, ce que vous voulez dire; mais ne l'accablez point de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a

commise , une punition plus sévère que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore ; que faut-il de plus à votre vengeance.

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil ; il s'intéresse furieusement pour mon neveu. Eh bien , fais enforte qu'il paroisse à mes yeux , d'une façon que je puisse le reconnoître sans rougir. Tu sçais où il est ?

ERASTE.

Non, Monsieur, je l'ignore. (*à part.*) Ah ! si j'allois être découvert devant Lucinde , que deviendrois-je !

MONDOR.

Mais puisque tu sçais qu'il est chez une Dame . . . Chez une Dame ! Chez quelque Coquette , sans doute ?

ERASTE.

Ah ! Monsieur , qu'osez-vous dire ?

MONDOR.

Parbleu , je m'en rapporte à Madame. Une femme qui a des laquais de cette espee . . .

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah ! Bon.

ERASTE.

Tout est perdu !

SCE-

SCENE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE,
LISETTE, FRONTIN.

LISETTE *à Frontin.*

SI tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il
cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occasion. De
quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monsieur, voilà Fron-
tin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(*Eraсте fait des signes à Frontin.*)

FRONTIN *à Mondor.*

Monsieur, il est bien flateur pour moi que
mon Etoile m'ait procuré l'honneur de la satis-
faction de

MONDOR *le prenant au collet.*

Point de compliment ; tranchons court, s'il
vous plaît.

FRONTIN.

Monsieur, je suis bien votre serviteur. (*bas.*)
Quelle est donc cette fortune ?

MONDOR.

Où est Eraсте mon neveu ? Qu'est-il devenu ?

FRONTIN.

Eraсте, Monsieur ? . . . (*à Lisette.*) Ah ! traf-
fresse ?

MONDOR.

Qu'as tu fait de mon neveu ?

FRONTIN.

L'Orange, ne sçaurois-tu point où il est?

ÉRASTE *bas.*

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un Commissaire.

FRONTIN.

L'Orange, un Commissaire!

MONDOR.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons! C'est moi qui suis votre neveu; voyez si voulez être mon Oncle?

LUCINDE.

Le fripon!

FRONTIN.

Traiter de la sorte un neveu! Le sang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'est un imposteur: son nom est Frontin, je le connois depuis plus de six ans.

MONDOR.

Comment, malheureux! tu es assez hardi pour prendre le nom d'Eraсте, & tu n'es que son valet? Qu'on aille de ce pas....

FRONTIN.

Eh! non, Monsieur, que personne ne bouge. L'Orange, épargne-moi une indiscretion; avoue toi-même que tu es Eraсте, puisqu'on ne veut pas que je le sois.

ERA-

ERASTE *se jettant aux genoux de Mondor.*

Eh bien , Monsieur , vous voyez ce neveu ,
qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraсте ! Lui ?

FRONTIN.

A propos , je te félicite de ta conquête.

LUCINDE *à Eraсте.*

Eh ! par où ai-je mérité, Monsieur , une dé-
marche aussi hardie , & aussi offensante ?

ERASTE.

Ah ! Madame , songez du moins que je ne suis
jamais forti de ce respect auquel je m'étois voué
en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame ?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire ; c'est une réflexion que
je faisois même il y a quelques momens. Je n'ai
pas moins lieu de me plaindre de son étourde-
rie ; elle m'expose à des bruits que je n'ai pas
mérités , & l'Orange doit pour jamais renoncer
à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il sorte
sans recompense ; je connois le prix des services
qu'il auroit voulu me rendre. Prenez cette
Boëte ; je croirois vous offenser , si je vous
payois autrement.

ERASTE.

Madame

LUCINDE.

Prenez-la, vous dis-je, Adieu l'Orange.

SCE.

SCENE XVIII.

MONDOR, ERASTE, LISETTE,
FRONTIN.

MONDOR.

ON se moque de vous , mon cher neveu ;
mais consolez-vous , elle m'a refusé moi-
même.

ERASTE.

Que vois-je ? Son portrait ?

MONDOR.

Son portrait ! Ah ! fripon ! Que je le voye...
Oui , ma foi . Tu es trop heureux . Donnele-
moi , tu vas avoir l'Original.

ERASTE.

Quoi ! vous croyez... Elle se fera peut-être
trompée.

MONDOR.

Cours vite après elle . Mais va changer d'ha-
bit auparavant ; elle a congédié l'Orange , &
c'est Eraste qu'elle demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait ?

FRONTIN.

Adieu , fidèle Lisette.

LISETTE.

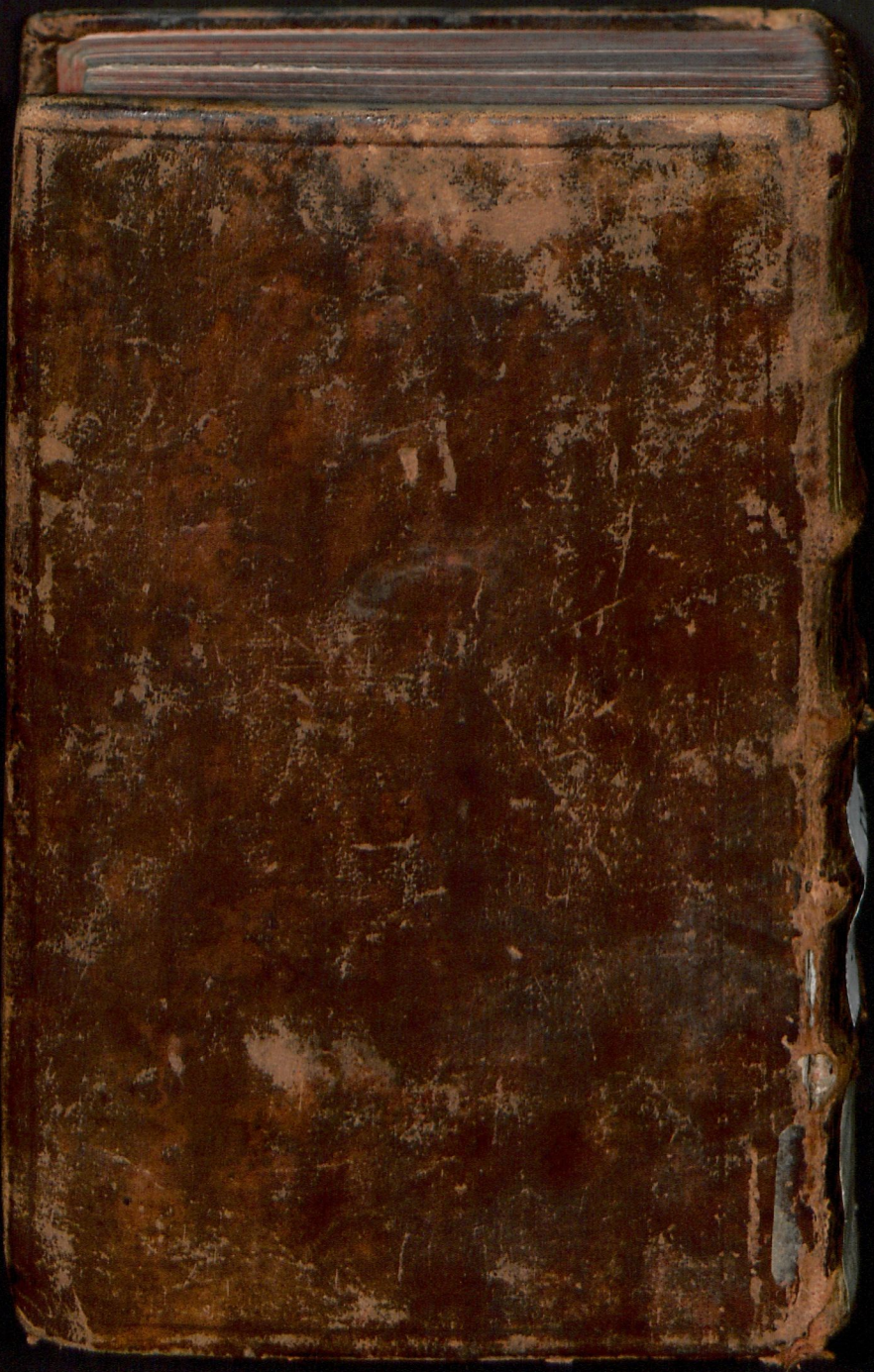
Tu es encore bien heureux , faquin , que je
ne t'aye trompé qu'en herbe.

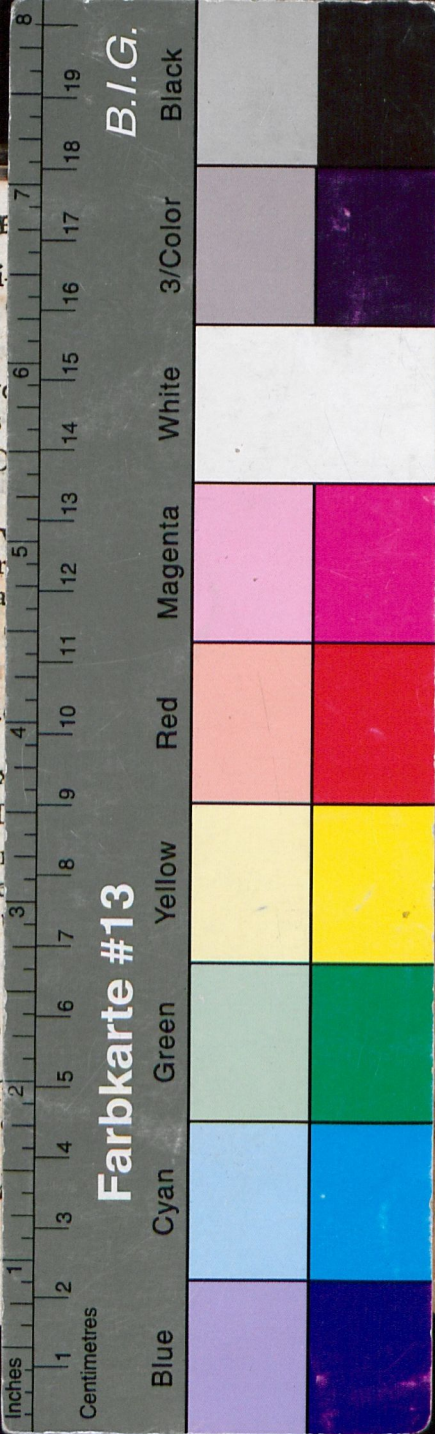
FRONTIN.

Va , je te défie de me tromper autrement.

F I N.







L'AMANT

AUTEUR

Céron, Pierre de:

ET

VALET,

COMEDIE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I.

2